

PREMIERE PARTIE

Baccalauréat - Séries générales
Epreuve Anticipée de Français
Ecrit

Une proposition de Gilles Scaringi, professeur de lettres et de théâtre

Objet d'étude, le théâtre : texte et représentation. Etude d'une œuvre intégrale.

TEXTES ET DOCUMENTS :

Texte A – Jean-Luc Lagarce, *Juste la fin du monde*, 1^{ère} partie, scène 3

Texte B – Jean-Luc Lagarce, *Juste la fin du monde*, 1^{ère} partie, scène 8

Texte C – Jean-Luc Lagarce, *Juste la fin du monde*, 2^{ème} partie, scène 3

Annexe 1 – M. Borowski et M. Sugiera, *Jean-Luc Lagarce dans le Mouvement dramatique*,
« La mimésis reformulée dans le théâtre-récit lagarcien », volume IV, 2008.

Annexe 2 – Lectures d'image :

- Nan Goldin, *Guido on the dock*, Venise, Italie, 1998, *détail*
- *Juste la fin du monde*, mise en scène de F. Berreur, 2007

ECRITURE

1 – Question (4 points) :

En prenant en compte les trois extraits de *Juste la fin du monde* et les deux documents annexes du corpus, vous étudierez en quoi le personnage de Louis ne peut que se sentir étranger à sa famille retrouvée.

2 – Vous traiterez un des trois sujets suivants (16 points) :

I – Commentaire

Vous ferez le commentaire du texte A.

II – Dissertation

Sujet : Le théâtre met souvent en scène des conflits d'origine familiale. Pensez-vous qu'on puisse les réduire au seul cercle de la famille ? Vous répondrez à cette question en vous référant à des exemples précis tirés du corpus et des pièces que vous avez étudiées, lues ou vues personnellement.

III – Invention

Vous avez lu ou vu *Juste la fin du monde*. Vous rédigez la lettre que Suzanne aurait aimé recevoir de son frère Louis. Vous veillerez à ne pas négliger toutes les frustrations recensées par la jeune sœur pour écrire votre texte.

Documents :

[Louis est retourné dans sa famille après une très longue absence. Il a l'intention de lui « annoncer (sa) mort prochaine et irrémédiable ». Sa mère, Antoine son frère cadet, Suzanne sa jeune sœur, Catherine, l'épouse d'Antoine, l'attendent. La scène se passe « un dimanche ou bien encore durant près d'une année entière »].

Extraits du texte

© Les Solitaires intempestifs, 1998

Texte A – Jean-Luc Lagarce, *Juste la fin du monde*, 1^{ère} partie, scène 3

SUZANNE. - (...)

Parfois, tu nous envoyais des lettres,
parfois tu nous envoies des lettres, ce ne sont pas des lettres, qu'est-ce que c'est ?
de petits mots, juste des petits mots, une ou deux phrases,
rien, comment est-ce qu'on dit ?
elliptiques.

« Parfois, tu nous envoyais des lettres elliptiques. »

Je pensais, lorsque tu es parti
(ce que j'ai pensé lorsque tu es parti),
lorsque j'étais enfant et lorsque tu nous as faussé compagnie
(là que ça commence),
je pensais que ton métier, ce que tu faisais ou allais faire
dans la vie,
ce que tu souhaitais faire dans la vie,
je pensais que ton métier était d'écrire (serait d'écrire)
ou que, de toute façon
- et nous éprouvons les uns et les autres, ici, tu le sais, tu
ne peux pas ne pas le savoir, une certaine forme d'admiration,
c'est le terme exact, une certaine forme d'admiration
pour toi à cause de ça -,
ou que, de toute façon,
si tu en avais la nécessité,
si tu en éprouvais la nécessité,
si tu en avais, soudain, l'obligation ou le désir, tu saurais
écrire,
te servir de ça pour te sortir d'un mauvais pas ou avancer
plus encore.
Mais jamais, nous concernant, jamais tu ne te sers de cette possibilité, de ce don (on dit
comme ça, c'est une sorte de don, je crois, tu ris)
jamais, nous concernant, tu ne te sers de cette qualité
- c'est le mot et un drôle de mot puisqu'il s'agit de toi –
jamais tu ne te sers de cette qualité que tu possèdes, avec
nous, pour nous.
Tu ne nous en donnes pas la preuve, tu ne nous en juges pas
dignes.

C'est pour les autres.

Ces petits mots

- les phrases elliptiques -

ces petits mots, ils sont toujours écrits au dos de cartes
postales
(nous en avons aujourd'hui une collection enviable)
comme si tu voulais, de cette manière, toujours paraître
être en vacances,
je ne sais pas, je croyais cela,
ou encore, comme si, par avance,
tu voulais réduire la place que tu nous consacrerai
et laisser à tous les regards les messages sans importance
que tu nous adresses.
« Je vais bien et j'espère qu'il en est de même pour vous. »

Texte B – Jean-Luc Lagarce, *Juste la fin du monde*, 1^{ère} partie, scène 8

LA MÈRE. - Cela ne me regarde pas,
je me mêle souvent de ce qui ne me regarde pas,
je ne change pas, j'ai toujours été ainsi.
Ils veulent te parler, tout ça,
je les ai entendus
mais aussi je les connais,
je sais,
comment est-ce que je ne saurais pas ?
Je n'aurais pas entendu, je pourrais plus simplement encore deviner,
je devinerais de moi-même, cela reviendrait au même.
Ils veulent te parler,
ils ont su que tu revenais et ils ont pensé qu'ils pourraient te parler,
un certain nombre de choses à te dire depuis longtemps et
la possibilité enfin.

Ils voudront t'expliquer mais ils t'expliqueront mal,
car ils ne te connaissent pas, ou mal.
Suzanne ne sait pas qui tu es,
ce n'est pas connaître, cela, c'est imaginer,
toujours elle imagine et ne sait rien de la réalité,
et lui, Antoine,
Antoine, c'est différent,
il te connaît mais à sa manière comme tout et tout le monde,
comme il connaît chaque chose ou comme il veut la
connaître,
s'en faisant une idée et ne voulant plus en démordre.

Ils voudront t'expliquer
et il est probable qu'ils le feront
et maladroitement,
ce que je veux dire,
car ils auront peur du peu de temps que tu leur donnes,
du peu de temps que vous passerez ensemble
moi non plus, je ne me fais pas d'illusion, moi aussi je me
doute que tu ne vas pas traîner très longtemps auprès
de nous, dans ce coin-ci.
Tu étais à peine arrivé,
je t'ai vu,
tu étais à peine arrivé tu pensais déjà que tu avais commis
une erreur et tu aurais voulu aussitôt repartir,
ne me dis rien, ne me dis pas le contraire - ils auront peur
(c'est la peur, là aussi)
ils auront peur du peu de temps et ils s'y prendront
maladroitement,
et cela sera mal dit ou dit trop vite,
d'une manière trop abrupte, ce qui revient au même,
et brutalement encore,
car ils sont brutaux, l'ont toujours été et ne cessent de le
devenir,
et durs aussi,
c'est leur manière,
et tu ne comprendras pas, je sais comment cela se passera
et s'est toujours passé.

Texte C – Jean-Luc Lagarce, *Juste la fin du monde*, 2^{ème} partie, scène 3

ANTOINE. – Et nous, nous nous sommes fait du mal à notre tour,
chacun n'avait rien à se reprocher
et ce ne pouvait être que les autres qui te nuisaient et nous rendaient responsables tous ensemble, moi, eux,
et peu à peu, c'était de ma faute, ce ne pouvait être que de ma faute.
On devait m'aimer trop puisque on ne t'aimait pas assez
et on voulut me reprendre alors ce qu'on ne me donnait pas,
et ne me donna plus rien,
et j'étais là, couvert de bonté sans intérêt à ne jamais devoir

me plaindre,
à sourire, à jouer,
à être satisfait, comblé,
tiens, le mot, comblé,
alors que toi, toujours, inexplicablement, tu suais le malheur
dont rien ni personne, malgré tous ces efforts,
n'aurait su te distraire et te sauver.

Et lorsque tu es parti, lorsque tu nous as quittés, lorsque tu nous abandonnas,
je ne sais plus quel mot définitif tu nous jetas à la tête,
je dus encore être le responsable,
être silencieux et admettre la fatalité, et te plaindre aussi,
m'inquiéter de toi à distance
et ne plus jamais oser dire un mot contre toi, ne plus jamais
même oser penser un mot contre toi,
rester là, comme un benêt, à t'attendre.

Moi, je suis la personne la plus heureuse de la terre,
et il ne m'arrive jamais rien,
et m'arrive-t-il quelque chose que je ne peux me plaindre,
puisque, « à l'ordinaire »,
il ne m'arrive jamais rien.
Ce n'est pas pour une seule fois,
une seule petite fois,
que je peux lâchement en profiter.
Et les petites fois, elles furent nombreuses, ces petites fois
où j'aurais pu me coucher par terre et ne plus jamais
bouger,
où j'aurais voulu rester dans le noir sans plus jamais
répondre,
ces petites fois, je les ai accumulées et j'en ai des centaines
dans la tête,
et toujours ce n'était rien, au bout du compte,
qu'est-ce que c'était ?
je ne pouvais pas en faire état,
je ne saurais pas les dire
et je ne peux rien réclamer,
c'est comme s'il ne m'était rien arrivé, jamais.
Et c'est vrai, il ne m'est jamais rien arrivé et je ne peux
prétendre.

Annexes

Document 1 – M. Borowski et M. Sugiera, *Jean-Luc Lagarce dans le Mouvement dramatique*, « La mimésis reformulée dans le théâtre-récit lagarcien », volume IV, 2008.

L'action de la pièce *Juste la fin du monde* est constituée de deux situations, à savoir le retour inattendu de Louis dans sa maison natale après des années d'absence et son départ précipité. Néanmoins, les anciens conflits comme les nouveaux reproches ne resurgissent que rarement à travers les dialogues. Les discours quasi monologiques apparaissent en revanche, morcelés « en vers » tantôt courts tantôt longs, pleins de répétitions, de phrases incorrectement construites, interrompues en cours mais à la fois trop sophistiquées pour être considérées en tant que simulation des conversations de tous les jours. De plus, les didascalies nous apprennent que l'action se déroule non seulement un dimanche, mais aussi pendant quasiment toute une année. Comment soutenir le paradoxe de l'« ici et maintenant » dominical bien déterminé, commençant pourtant à s'étendre sur toute une année ? Lagarce sépare le retour de Louis de son départ précipité par quelques brefs intermèdes, et place le tout dans le cadre bien défini du prologue et de l'épilogue. C'est Louis qui dit le prologue sans cacher que le point de vue selon lequel il relate les événements est celui de sa propre mort. Non seulement Lagarce suggère le point de vue des événements scéniques aux spectateurs, mais il prive aussi l'action de son avancée dramatique traditionnelle vers l'avenir inconnu du dénouement. Une avancée obligeant les acteurs à prétendre ne pas savoir de quoi sera faite la scène suivante et quelle sera la fin des événements.

Document 2 –

- Nan Goldin, *Guido on the dock*, Venise, Italie, 1998, détail



- *Juste la fin du monde*, mise en scène de F. Berreur, 2007 (© Jean-Pierre Maurin)

